

1



LA MUSE

Quand les hommes aux costumes noirs sont arrivés, ma fille leur a offert le thé. Les hommes ont accepté, avec une politesse propre aux invités. Mais quand ils ont commencé à vider les tiroirs de mon bureau, à faire tomber les livres des étagères, à retourner les matelas, à fouiller les placards, Ira a retiré la bouilloire sifflante du poêle et a rangé les tasses et les soucoupes dans le buffet.

Quand l'un de ces hommes, qui portait une grande caisse, a donné aux autres l'ordre de rafler tout ce qui pouvait leur être utile, mon jeune fils, Mitya, est allé sur le balcon où il gardait une femelle porc-épic. Il l'a alors emmaillotée dans son pull, comme si ces hommes allaient l'embarquer aussi. L'un d'eux – celui qui, plus tard, laisserait ses doigts glisser au bas de mon dos en me poussant à l'intérieur de leur voiture noire – a posé sa main sur la tête de Mitya en le qualifiant de « gentil garçon ». Mais Mitya, le gentil

Mitya, a repoussé cette main d'un geste violent et s'est retiré dans la chambre qu'il partageait avec sa sœur.

Ma mère, qui prenait un bain quand les hommes sont arrivés, est apparue, vêtue uniquement d'un peignoir, les cheveux encore mouillés, le visage rougi. «Je t'avais prévenue. Je t'avais dit qu'ils viendraient.» Les hommes ont pillé les lettres de Boris, mes notes, mes listes de courses, les coupures de presse, les magazines, les livres. «Je t'avais bien dit qu'il ne nous attirerait rien d'autre que des ennuis, Olga.»

Avant que j'aie pu répondre, l'un des hommes m'avait pris le bras – plus comme un amoureux que comme quelqu'un à qui l'on avait ordonné de m'arrêter – et, en me soufflant son haleine chaude dans le cou, m'a dit qu'il était temps d'y aller. Je me suis figée. Il m'a fallu les hurlements de mes enfants pour me ramener à la réalité du moment présent. La porte a claqué derrière nous, et les hurlements n'ont fait que s'amplifier.

La voiture a tourné deux fois à gauche, puis à droite. Et encore une fois à droite. Je n'ai pas eu besoin de regarder par la vitre pour savoir où les hommes en noir m'emmenaient. J'avais la nausée et l'ai dit à l'homme assis près de moi, celui qui sentait l'oignon frit et le chou. Il a ouvert la vitre – une petite faveur –, mais la nausée a persisté et, quand l'immense bâtiment en brique jaune est apparu, j'ai eu un haut-le-cœur.

Quand j'étais enfant, on m'avait appris à retenir ma respiration et à faire le vide dans ma tête chaque fois que nous passions devant la Loubianka – on disait alors que le ministère de la Sécurité intérieure pouvait

deviner si vous entreteniez des pensées antisoviétiques. À l'époque, je n'avais aucune idée de ce qu'étaient des pensées antisoviétiques.

La voiture a contourné un rond-point et a franchi la grille de la cour intérieure de la Loubianka. Ma bouche s'est remplie de bile, que j'ai rapidement ravalée. Les hommes assis à côté de moi ont alors reculé sur leur siège aussi vite qu'ils le pouvaient.

La voiture s'est arrêtée. « Quel est le bâtiment le plus haut de Moscou ? » a demandé l'homme qui sentait l'oignon et le chou, en ouvrant la portière. Je me suis de nouveau sentie nauséuse et me suis penchée en avant pour vider mon estomac et vomir des œufs frits sur les pavés, ratant de peu ses chaussures noires. « La Loubianka, évidemment. On dit qu'on peut voir jusqu'en Sibérie depuis les sous-sols. »

L'autre homme a éclaté de rire et écrasé sa cigarette du bout de sa chaussure.

J'ai craché deux fois et essuyé ma bouche avec le dos de ma main.

Une fois à l'intérieur de leur immense bâtiment de brique jaune, les hommes en noir m'ont confiée à deux gardiennes, non sans m'avoir jeté un coup d'œil qui laissait entendre que je devais me réjouir de ne pas avoir affaire à eux pour m'accompagner jusqu'à ma cellule. La femme la plus forte, avec une légère moustache, s'est assise dans un coin sur une chaise en plastique bleue tandis que la plus petite m'a demandé, d'une voix si douce qu'on aurait dit qu'elle encourageait un bambin à aller sur le pot, de me déshabiller. J'ai donc retiré ma veste, ma robe et mes

chaussures et me suis retrouvée en sous-vêtements couleur chair pendant qu'elle me délestait de ma montre et mes bagues. Elle les a laissées tomber dans une boîte en métal, avec un bruit qui a résonné entre les murs en ciment, avant de m'indiquer d'un geste de retirer aussi mon soutien-gorge. J'ai regimbé en croisant les bras.

«Tu dois l'enlever», a dit la femme assise sur la chaise bleue – les premiers mots qu'elle m'adressait. «Tu pourrais te pendre avec.» J'ai donc dégrafé puis ôté mon soutien-gorge, l'air froid frappant ma poitrine, et j'ai senti leur regard glisser le long de mon corps. Même en de pareilles circonstances, les femmes se mesurent aux autres.

«Tu es enceinte?» a demandé la femme la plus forte.

— Oui», ai-je répondu. C'était la première fois que je le formulais à voix haute.

La dernière fois que Boris et moi avons fait l'amour, c'était une semaine après qu'il avait rompu avec moi pour la troisième fois. «C'est fini, m'avait-il dit. Il faut que ça cesse.» Je détruisais sa famille. J'étais la cause de ses souffrances. Il m'avait expliqué tout ça tandis que nous marchions le long de la rue Arbat, et je m'étais effondrée sur le seuil d'une boulangerie. Quand il m'avait relevée, j'avais hurlé qu'il me laisse tranquille. Des gens s'étaient arrêtés pour regarder, interloqués.

La semaine d'après, il était devant ma porte. Il m'avait apporté un cadeau : un somptueux kimono japonais que ses sœurs, alors à Londres, s'étaient procuré pour lui. «Essaie-le pour me faire plaisir», avait-il

imploré. Je m'étais donc esquivée derrière mon paravent pour l'enfiler. Le tissu était rêche et la coupe ne m'avantageait guère, bouffant au niveau du ventre. Il était trop grand – peut-être avait-il fait croire à ses sœurs que le kimono était pour son épouse. Je lui avais donc dit que je détestais ce cadeau. « Enlève-le, alors », m'avait-il dit en riant. Et je m'étais exécutée.

Un mois plus tard, ma peau avait commencé à picoter, comme si j'avais plongé dans de l'eau chaude après un bain froid. J'avais déjà ressenti ça avec Ira et Mitya, et j'avais donc su que j'attendais un enfant.

« Dans ce cas, un médecin viendra te voir bientôt », m'a dit la plus petite des gardiennes.

Elles m'ont fouillée, ont pris tout ce que j'avais et m'ont donné une blouse grise très large et des chaussons de deux pointures trop grands, avant de m'escorter jusqu'à une cellule en ciment, équipée seulement d'un matelas et d'un seau.

J'y suis restée enfermée trois jours au cours desquels on m'a nourrie deux fois par jour de kacha et de lait tourné. Un médecin est venu m'examiner mais n'a fait que confirmer ce que je savais déjà. C'est grâce au bébé qui grandissait en moi que j'ai échappé aux choses les plus terribles qui, comme je l'avais entendu dire, arrivaient habituellement aux femmes confinées dans cette cellule.

Au bout de ces trois jours, on m'a emmenée dans une pièce plus grande, elle aussi en ciment, avec quatorze autres prisonnières, et où l'on m'a attribué un lit au cadre métallique vissé dans le sol. Dès que les gardiennes ont refermé la porte, je me suis allongée.

« Tu ne peux pas dormir maintenant », m'a dit une jeune femme assise sur le lit contigu. Elle avait des bras grêles avec des plaies sur les coudes. « Ils vont venir te réveiller. » Elle m'a montré du doigt les néons aveuglants au plafond. « Il est interdit de dormir pendant la journée. »

« Et tu auras de la chance si tu peux dormir une heure d'affilée pendant la nuit », a ajouté une autre femme. Elle avait un air de ressemblance avec la première mais paraissait avoir l'âge d'être sa mère. Je me suis demandé si elles étaient de la même famille – ou si, après être restées enfermées dans cet endroit, sous cette lumière crue, et en portant les mêmes vêtements, on finissait par toutes se ressembler. « C'est la nuit qu'ils viennent te chercher pour faire un *petit brin de causette*. »

La plus jeune lui a jeté un drôle de regard.

« Qu'est-ce qu'on fait quand on ne dort pas ? ai-je demandé.

— On attend.

— Et on joue aux échecs.

— Aux échecs ?

— Oui », a répondu une troisième femme, assise sur la table au milieu de la pièce. Elle a tendu un cavalier fabriqué dans un dé à coudre. « Tu sais jouer ? » Je ne savais pas jouer ; mais, au fil des mois passés à attendre, j'apprendrais.

Et les gardiens sont venus. Chaque nuit, ils venaient chercher l'une d'entre nous, une à la fois, avant de la ramener dans la cellule n° 7 des heures plus tard, les yeux rouges, silencieuse. Chaque nuit je me préparais,

je m'endurcissais au cas où ils viendraient pour moi ; mais quand mon tour est venu, j'ai quand même été surprise.

J'ai été réveillée par un coup de matraque en bois sur mon épaule nue. « Initiales ! » a craché le gardien penché sur mon lit. Les hommes qui venaient la nuit demandaient toujours nos initiales avant de nous emmener. J'ai donc marmonné une réponse. Le gardien m'a alors donné l'ordre de m'habiller et n'a pas détourné le regard pendant que je m'exécutais.

Nous avons parcouru un long couloir sombre avant de descendre plusieurs volées de marches. Je me suis alors demandé si les rumeurs étaient vraies : à savoir que la Loubianka descendait vingt étages sous terre, qu'elle était reliée au Kremlin par des tunnels et que l'un de ces tunnels débouchait sur un bunker qui, pendant la guerre, avait été luxueusement aménagé et équipé de tout le confort pour Staline.

Arrivés au bout d'un long couloir, on m'a conduite jusqu'à une porte marquée du numéro 271. Le gardien l'a entrebâillée, y a passé la tête, puis l'a finalement ouverte en grand en riant. Ce n'était pas une cellule, mais une réserve avec des pyramides de conserves de viande, de boîtes de thé, et des sacs de farine de seigle soigneusement empilés. Le gardien a grogné, puis m'a indiqué du doigt le fond de la pièce et une autre porte, sans numéro cette fois, qu'il m'a ordonné d'ouvrir. À l'intérieur, mes yeux ont eu du mal à s'ajuster à la lumière. C'était un bureau meublé avec élégance – du mobilier qui n'aurait pas dépareillé dans le hall d'un hôtel. Un pan de mur était entièrement recouvert d'étagères sur lesquelles

s'alignaient des livres reliés en cuir ; trois gardiens étaient debout en rang le long d'un autre mur. Au milieu de la pièce, un homme portant une vareuse militaire était assis derrière une grande table de travail recouverte de livres et de lettres : mes livres, mes lettres.

« Assieds-toi, Olga Vsevolodovna », a-t-il dit. Cet homme avait le dos voûté de celui qui a passé sa vie derrière un bureau ou qui a été condamné à des travaux forcés. Au vu des mains parfaitement manucurées qui enveloppaient sa tasse de thé, j'ai penché pour la première hypothèse. Je me suis assise sur la petite chaise en face de lui.

« Désolé de t'avoir fait attendre », a-t-il dit.

J'ai commencé à débiter le discours que j'avais préparé pendant des semaines. « Je n'ai rien fait de mal. Vous devez me relâcher. J'ai une famille. Il n'y a... »

Il a levé un doigt. « Rien de mal ? C'est nous qui en déciderons le moment venu. » Il a soupiré et s'est curé les dents à l'aide de l'ongle jaune et épais de son pouce. « Et ça va prendre du temps. »

J'avais cru qu'ils me laisseraient sortir d'un jour à l'autre, que tout serait résolu, et que je passerais le réveillon du Nouvel An assise au chaud près d'un poêle en trinquant et en buvant un verre de vin géorgien avec Boris.

« Voyons voir, qu'as-tu fait ? » Il feuilletait un tas de papiers et en a sorti ce qui ressemblait à un mandat d'arrêt. « A exprimé des opinions antisoviétiques à caractère terroriste », a-t-il énoncé, comme il aurait lu la liste des ingrédients d'une recette de gâteau au miel.

On pourrait croire que la terreur vous glace le sang, qu'elle vous paralyse, afin d'éviter d'avoir mal plus tard. Pour ma part, j'ai ressenti une vague de chaleur brûlante comme si une langue de feu me traversait des pieds à la tête. «Je vous en prie, ai-je dit. Il faut que je parle à ma famille.

— Permetts-moi de me présenter. » Il a souri et s'est laissé aller contre le dossier de sa chaise, dont le cuir a craqué. «Je ne suis que ton humble interrogateur. Veux-tu du thé?

— Oui. »

Il n'a pas pour autant fait le geste de se lever pour me servir. «Je m'appelle Anatoli Sergueïevitch Semionov.

— Anatoli Sergueïevitch...

— Anatoli suffira. Nous allons être amenés à bien nous connaître, Olga.

— Olga Vsevolodovna.

— Comme tu voudras.

— Et j'aimerais que vous jouiez franc-jeu avec moi, Anatoli Sergueïevitch.

— Et moi, j'aimerais que tu sois honnête avec moi, Olga Vsevolodovna. » Il a sorti un mouchoir sale de sa poche et s'est mouché. «Parle-moi de ce roman qu'il est en train d'écrire. J'ai entendu dire certaines choses.

— Comme quoi?

— Raconte-moi. De quoi parle ce *Docteur Jivago*?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas?

— Le livre n'est pas terminé.

— Supposons que je te laisse ici, toute seule pendant un moment, avec une feuille de papier et un stylo – tu pourrais peut-être réfléchir à ce que tu sais ou non sur ce livre, et le mettre par écrit. Est-ce une bonne idée? »

Je n'ai pas répondu.

Il s'est levé et m'a tendu un paquet de feuilles blanches avant de sortir un stylo plaqué or de l'une de ses poches. « Tiens, prends mon stylo. »

C'est ainsi qu'il m'a laissée seule avec son stylo, des feuilles de papier et les trois gardiens.

Cher Anatoli Sergueïevitch Semionov,

Dois-je m'adresser à toi sous forme de lettre? Comment rédige-t-on correctement des aveux?

J'ai en effet quelque chose à avouer, mais ce n'est pas ce que tu as envie d'entendre. Et, avec des aveux pareils, par quoi commence-t-on? Peut-être par le commencement.

J'ai reposé le stylo.

La première fois que j'avais vu Boris, c'était au cours d'une lecture. Il était debout derrière un simple pupitre en bois, éclairé par un projecteur; sa chevelure argentée lui dessinait un halo lumineux autour de la tête et son front luisait. En lisant ses poèmes, avec ses grands yeux et son visage ouvert, il ressemblait à un enfant dont émanait une expression si radieuse qu'elle rayonnait jusque dans la salle – et jusqu'au balcon où j'étais assise. Les mouvements de ses mains étaient rapides comme ceux d'un chef d'orchestre. Ce qu'il était, en quelque sorte. De temps à

autre, le public ne pouvait s'empêcher de citer haut et fort ses vers avant qu'il ait lui-même le temps de terminer. Au cours de cette lecture, Boris avait marqué une pause et levé les yeux, et j'aurais alors pu jurer qu'il me voyait le regarder du balcon – et que mon regard, porté par les lumières blanches, avait rencontré le sien. Quand il avait eu fini, je m'étais levée – les mains serrées l'une contre l'autre, oubliant d'applaudir. J'avais regardé les gens se ruer sur la scène et l'entourer, et j'étais restée debout tandis que ma rangée, puis le balcon et enfin l'auditorium se vidaient complètement.

J'ai repris le stylo.

Ou bien devrais-je commencer par expliquer comment tout a commencé ?

Moins d'une semaine après cette lecture, j'avais revu Boris dans le hall d'accueil, dont le sol était recouvert d'un épais tapis rouge, de la revue littéraire *Novy Mir*. Il bavardait avec le nouveau rédacteur en chef, Konstantin Mikhailovitch Simonov, un homme à l'armoire remplie de costumes datant d'avant la guerre, et qui portait deux chevalières, chacune ornée d'un rubis, qui s'entrechoquaient quand il fumait la pipe. Il n'était pas rare que des écrivains viennent au bureau lui rendre visite. Souvent, j'étais chargée de leur faire visiter les locaux, de leur offrir le thé, de les emmener déjeuner – obéissant tout naturellement aux règles de la bienséance. Mais Boris Leonidovitch Pasternak était le poète russe vivant le

plus célèbre et donc Konstantin l'avait reçu personnellement, l'accompagnant au milieu des tables de bureau alignées en enfilade, le présentant aux rédacteurs, aux graphistes, traducteurs et aux membres importants du personnel. De près, Boris était encore plus séduisant que sur scène. Il avait cinquante-six ans mais n'en paraissait pas plus de quarante. Il lançait des regards tout autour de lui en échangeant des plaisanteries avec tout le monde, et son large sourire soulignait ses pommettes hautes.

Tandis qu'il approchait de mon bureau, j'avais attrapé quelques feuillets de la traduction à laquelle je travaillais, annotant le manuscrit de poésie au hasard. Sous mon bureau, j'agitais mes orteils dans mes bas en nylon glissés dans mes chaussures à talons.

«Je voudrais vous présenter l'une de vos plus ferventes admiratrices, avait dit Konstantin à Boris. Olga Vsevolodovna Ivinskaïa.»

Je lui avais tendu la main.

Boris s'en était emparé pour y déposer un baiser. «Ravi de vous rencontrer.

— J'aime vos poèmes depuis que je suis petite», avais-je dit bêtement, tandis qu'il lâchait ma main.

Il avait souri, découvrant ses dents écartées. «Je travaille actuellement sur un roman.

— Et de quoi s'agit-il?» avais-je demandé, tout en me reprochant de prier un écrivain d'expliquer son projet avant qu'il l'ait terminé.

«C'est sur le Moscou d'autrefois. Vous êtes trop jeune pour l'avoir connu.

— C'est si excitant, avait dit Konstantin. À ce propos, nous devrions aller bavarder dans mon bureau.»

«J'espère vraiment vous revoir, Olga Vsevolodovna, avait dit Boris. C'est si agréable d'avoir encore des admiratrices.»

C'est ainsi que tout avait commencé.

La première fois que nous avons eu rendez-vous, j'étais en retard et il était en avance. Peu lui importait, avait-il dit; il était arrivé place Pouchkine une heure plus tôt que prévu et s'était amusé à regarder les pigeons se percher l'un après l'autre au sommet de la statue en bronze du poète, tels des chapeaux de plume vivants. Quand je m'étais assise près de lui sur le banc, il m'avait pris la main et dit que depuis qu'il m'avait rencontrée il n'avait pensé à rien d'autre qu'à cet instant – il n'avait cessé d'imaginer le moment où il me verrait approcher, m'asseoir à côté de lui, juste avant de me prendre la main.

À compter de ce jour, il avait attendu chaque matin devant la porte de mon appartement. Avant d'aller travailler, nous marchions le long des grands boulevards, traversant des places et des parcs, en faisant des allers et retours sur tous les ponts qui enjambaient la Moskova, sans destination précise. Cet été-là, les tilleuls étaient en fleur, et la ville entière sentait le miel et une légère odeur putride.

Je lui avais tout raconté : mon premier mari, que j'avais retrouvé pendu dans notre appartement, mon second mari, qui était mort dans mes bras; les hommes que j'avais eus avant et ceux que j'ai eus après. Je parlais de mes hontes, mes humiliations. Mes plaisirs secrets : descendre du train la première, ranger mes crèmes et mes parfums avec l'étiquette bien visible, le goût de la tarte aux cerises aigres au

petit-déjeuner. Pendant ces premiers mois, je parlais, parlais et Boris écoutait.

À la fin de l'été, j'avais commencé à l'appeler Borya et lui m'avait appelé Olya. Et les gens s'étaient mis à parler de nous – surtout ma mère. « C'est tout simplement inacceptable, disait-elle si souvent que j'avais arrêté de compter. C'est un homme marié, Olga. »

Mais je savais qu'Anatoli Sergueïevitch se moquait d'entendre ce genre de confession. Je savais ce qu'il attendait de moi. Je me souvenais de ses mots : « Le sort de Pasternak dépendra de ton honnêteté. » J'ai donc repris le stylo et ai recommencé.

*Cher Anatoli Sergueïevitch Semionov,
Le Docteur Jivago parle d'un docteur.
C'est un récit des années de l'entre-deux-guerres.
C'est l'histoire de Iouri et Lara.
Ça parle du Moscou d'autrefois.
De la Russie d'autrefois.
D'amour.
De nous.
Le Docteur Jivago n'est pas un livre antisoviétique.*

Quand Semionov est revenu une heure plus tard, je lui ai tendu ma lettre. Il l'a parcourue des yeux, a retourné la feuille. « Tu pourras réessayer demain soir. » Il a froissé la feuille en boule, l'a laissée tomber et a fait signe aux gardiens de m'emmener.



Toutes les nuits, un gardien venait me chercher, et Semionov et moi reprenions notre petite conversation. Et toutes les nuits, mon humble interrogateur me posait les mêmes questions : « De quoi parle le roman ? Pourquoi l'écrit-il ? Pourquoi le protèges-tu ? »

Mes réponses n'étaient pas celles qu'il voulait entendre : à savoir, que le roman était une critique de la révolution. Que Boris avait rejeté le réalisme socialiste au profit de personnages de fiction qui vivaient et aimaient selon les élans du cœur, indépendamment de l'influence de l'État.

Je ne lui ai pas dit que Borya avait commencé son roman avant que nous nous rencontrions. Qu'il avait déjà Lara en tête et que, dans les premières pages, son héroïne ressemblait à sa femme, Zinaïda. Je ne lui ai pas dit qu'avec le temps Lara avait fini par me ressembler. À moins que ce soit moi qui aie fini par ressembler à Lara.

Je ne lui ai pas dit que Borya m'appelait sa « muse », et qu'il me confiait qu'en un an passé avec moi il avait plus écrit que pendant les trois années précédant notre rencontre. Je ne lui ai pas non plus dit que ce qui m'avait d'abord attiré chez lui, c'était certes son nom – le nom que tout le monde connaissait – mais que, je serais tombée amoureuse de lui quoi qu'il en fût. Et que, pour moi, il était plus que le célèbre poète debout sur une scène, plus qu'une photo dans les journaux et qu'une personne sous les feux des projecteurs.

Je n'ai pas dit combien j'aimais ses travers, ses imperfections : ses dents écartées; le peigne vieux de vingt ans dont il refusait de se séparer; les fois où il se grattait la joue avec son stylo pour réfléchir, y laissant un trait d'encre noire au travers; et, surtout, cette volonté qu'il avait de chercher à se dépasser en écrivant son chef-d'œuvre, peu importe le prix à payer.

Et il se dépassait. La journée, il écrivait à un rythme effréné, en laissant les pages tomber l'une après l'autre dans une corbeille en osier sous son bureau. Et le soir, il me lisait ce qu'il avait écrit.

Parfois, il organisait des lectures devant un petit groupe d'amis à l'autre bout de Moscou. L'assemblée prenait alors place sur des chaises disposées en demi-cercle autour d'une table à laquelle Borya était installé. Je m'asseyais près de lui, fière de jouer les hôtesse – la femme présente à ses côtés, une *presque épouse*. Fixant un point juste au-dessus des têtes de ceux assis en face de lui, il lisait avec enthousiasme, les mots se heurtant les uns aux autres.

Je me rendais à ces lectures en ville mais pas à celles de Peredelkino, à quelques minutes de Moscou en train. La datcha dans la colonie d'écrivains était le territoire de son épouse. La maison, en bois d'un brun rougeâtre, avec ses grandes baies vitrées, était construite en haut d'une colline en pente douce. À l'arrière, une forêt de bouleaux et de sapins; un chemin de terre longeant l'habitation menait à un grand jardin. La première fois qu'il m'y avait invitée, Borya avait pris le temps de m'expliquer quels étaient les légumes qui avaient prospéré au fil des années et ceux qui refusaient de pousser, et pourquoi.

La datcha, plus grande que les logements de la plupart des citoyens ordinaires, lui avait été attribuée par le gouvernement. En fait, Staline avait ordonné lui-même la construction de la colonie entière, pour aider des auteurs de la Mère Patrie, triés sur le volet, à s'épanouir. «La production d'âmes est plus importante que la production de chars», avait-il déclaré.

Comme Borya le disait, c'était aussi un moyen habile de les surveiller. L'auteur Konstantin Aleksandrovitch Fedine était son voisin. Korneï Ivanovitch Tchoukovski vivait tout près, et travaillait dans sa datcha sur ses livres pour enfants. La maison où avait vécu et avait été arrêté Isaac Babel, et dans laquelle il n'était jamais revenu, se trouvait au pied de la colline.

Je n'ai pas non plus dit à Semionov que Borya m'avait avoué que ce qu'il écrivait pourrait signer son arrêt de mort, et qu'il craignait que Staline le condamne, comme il avait condamné tant de ses amis durant les Grandes Purges.

Les réponses vagues que j'offrais ne satisfaisaient jamais mon interrogateur. Il me donnait chaque fois de nouvelles feuilles de papier et son stylo et me disait d'essayer à nouveau.

Semionov a tout essayé pour obtenir des aveux. Parfois, il était même gentil et m'apportait un thé, me demandant mon avis sur des poèmes, me disant qu'il avait toujours été un grand admirateur des premiers travaux de Borya. Il s'est même débrouillé pour que je puisse voir un médecin une fois par semaine et a exigé des gardiens que j'obtienne une couverture en laine supplémentaire.

D'autres fois, il tentait de me provoquer, en disant que Borya avait voulu se livrer à la police pour me libérer. Un jour, en entendant le bruit d'un chariot en métal ayant heurté un mur dans le couloir, il avait plaisanté, disant que c'était Borya, frappant contre les murs de la Loubianka pour essayer d'entrer.

Il disait aussi que Borya avait été vu en société, rayonnant, avec son épouse à son bras. « Sans entrave » étaient les mots qu'il employait. Parfois, ce n'était pas son épouse mais une jolie jeune femme. « Française, je crois », ajoutait-il. Je me forçais alors à sourire et répondais que je me réjouissais de le savoir heureux et en bonne santé.

Semionov n'a jamais porté la main sur moi, et ne m'a même jamais menacée. Pour autant, la violence était toujours sous-jacente, et son comportement affable était toujours calculé. J'avais déjà connu des hommes comme lui et je savais de quoi ils étaient capables.



La nuit, mes camarades de cellule et moi cachions nos yeux à l'aide de bandes de tissu moisi, nouées à l'arrière de nos têtes, pour bloquer la lumière qui restait toujours allumée. Les gardiens allaient et venaient. Nous dormions par intermittence.

Les nuits où je ne trouvais pas le sommeil, j'essayais de me concentrer suffisamment longtemps sur ma respiration pour ouvrir une voie au bébé qui grandissait à l'intérieur de moi. Je posais ma main sur mon

ventre, espérant sentir quelque chose. Une fois, j'ai cru sentir une petite chose, aussi petite qu'une bulle qui éclate. J'ai alors tenté de garder cette sensation aussi longtemps que possible.

À mesure que mon ventre grossissait, j'ai été autorisée à rester allongée une heure de plus que les autres femmes. On me donnait aussi une portion supplémentaire de kacha et, à l'occasion, de chou bouilli. Par ailleurs, mes compagnes de cellule partageaient leurs portions avec moi.

On a fini par me donner une blouse plus grande. Mes compagnes demandaient à toucher mon ventre afin de sentir les coups de pied que lançait le bébé. Ces coups fleurissaient bon la promesse d'une vie du dehors, loin de la cellule n° 7. « Notre plus jeune prisonnier », roucoulaient-elles.



Cette nuit-là a commencé comme toutes les autres. J'ai été réveillée par une matraque et escortée jusqu'à la salle d'interrogatoire. Je me suis assise en face de Semionov, qui m'a donné une nouvelle feuille de papier.

C'est alors qu'on a frappé à la porte. Un homme avec des cheveux si blancs qu'ils paraissaient presque bleus est entré pour dire à Semionov que tout était prêt pour le rendez-vous. Cet homme s'est tourné vers moi. « Tu avais demandé un rendez-vous. Tu l'as obtenu.

— Ah bon ? Avec qui ? me suis-je étonnée.

— Pasternak», a répondu Semionov, d'une voix plus forte et d'un ton plus sec que d'habitude, en présence de cet autre homme. « Il t'attend. »

Je n'y ai pas cru. Mais quand ils m'ont fait monter à l'arrière d'un fourgon sans fenêtre, je me suis autorisée à y croire. Ou plus exactement, je n'ai pas pu m'empêcher d'espérer. À l'idée de le voir, même dans ces circonstances, j'ai ressenti une joie inégalée depuis le premier coup de pied de notre bébé.

Nous sommes arrivés dans un autre bâtiment de la police d'État et j'ai été conduite au sous-sol après avoir traversé une suite de couloirs. Le lieu de rendez-vous une fois atteint, sur le seuil d'une pièce obscure, j'étais épuisée et en sueur et n'ai pu m'empêcher de m'inquiéter à l'idée que Borya me verrait dans cet état-là.

Mes yeux se sont acclimatés à la pénombre et j'ai jeté un coup d'œil autour de moi. La pièce était nue. Pas de chaise, pas de table. Une ampoule pendait au plafond. Le sol descendait en pente vers une canalisation rouillée installée au centre.

« Où est-il ? » ai-je demandé en me rendant immédiatement compte à quel point j'avais été stupide.

En guise de réponse, l'homme qui m'accompagnait m'a poussée brutalement dans une autre pièce dont il a verrouillé la porte en métal derrière moi. Une bouffée nauséabonde m'a prise à la gorge. Doucereuse et reconnaissable entre toutes. Mon regard s'est arrêté sur les formes, enveloppées de bâches, allongées sur les tables. Mes jambes ont lâché et je suis tombée à genoux sur le sol froid et mouillé. Boris était-il allongé

là? Était-ce la raison pour laquelle ils m'avaient amenée ici?

La porte s'est ouverte après plusieurs minutes ou plusieurs heures, et deux bras m'ont soulevée pour me remettre debout. On m'a traînée dans l'escalier et pour traverser une suite sans fin de couloirs.

Nous avons alors pris place dans un monte-charge. Le gardien a fermé la cage et actionné le levier. Les moteurs se sont mis en marche et le monte-charge a été secoué, un bref sursaut, mais sans que les câbles bougent. Le gardien a de nouveau actionné le levier avant d'ouvrir la grille en grand. «J'oublie chaque fois, a-t-il dit avec un sourire narquois, en me tirant hors du monte-charge. Il est en panne depuis des lustres.»

Il a alors ouvert la première porte sur notre gauche. Semionov était là. «Nous t'attendions, a-t-il dit.

— Qui, nous?»

Il a tapé, deux coups, contre le mur. La porte s'est ouverte de nouveau, et un vieil homme est entré en traînant des pieds. Il m'a fallu un moment pour me rendre compte qu'il s'agissait de Sergueï Nikolaïevitch Nikiforov, l'ancien professeur d'anglais d'Ira – ou plus exactement son fantôme. La barbe du professeur, d'habitude soigneusement taillée, poussait dru, son pantalon bâillait sur ses hanches frêles et il n'y avait pas de lacets à ses chaussures. Il empestait l'urine.

«Sergueï», ai-je murmuré. Mais il refusait de me regarder.

«On peut commencer?» a demandé Semionov. «Bien», a-t-il dit sans attendre qu'on lui réponde.

« Reprenons depuis le début. Sergueï Nikolaïevitch Nikiforov, confirmes-tu le témoignage que tu nous as livré hier, à savoir que tu étais présent lors d'une conversation antisoviétique entre Pasternak et Ivinskaïa ? »

J'ai hurlé mais ai vite été réduite au silence par la gifle du gardien posté près de la porte. J'ai valsé contre le mur carrelé mais n'ai rien senti.

« Oui, j'étais présent, a répondu Nikiforov, tête baissée.

— Tu nous as dit qu'Ivinskaïa t'avait informé de son projet de fuite à l'étranger avec Pasternak. Tu confirmes ?

— Oui, c'est exact. »

« Ce n'est pas vrai », ai-je crié. Le gardien s'est précipité sur moi.

« Et que tu as écouté des émissions de radio antisoviétiques chez Ivinskaïa ?

— Non, ce n'est pas... en fait, non... je...

— Tu nous as donc menti ?

— Non. » Le vieil homme a levé ses mains tremblantes pour cacher son visage, en laissant échapper un gémissement surnaturel.

J'aurais dû regarder ailleurs, mais je ne l'ai pas fait.

Ils ont emmené Nikiforov et m'ont reconduite jusqu'à la cellule n° 7. Je ne sais plus quand j'ai commencé à avoir mal – j'étais comme anesthésiée depuis des heures –, mais, arrivé à un certain point, mes compagnes de cellule ont alerté un gardien : ma paille était trempée de sang.

On m'a transférée au dispensaire de la Loubianka et, tandis que le médecin m'apprenait ce que je savais déjà, je ne pensais qu'à une seule chose : l'odeur de la morgue avait imprégné mes vêtements; je sentais la mort.



« Les déclarations des témoins nous ont révélé tes faits et gestes : tu n'as cessé de dénigrer notre régime et l'Union soviétique. Tu as écouté La Voix de l'Amérique¹. Tu as calomnié des auteurs soviétiques ayant des points de vue patriotiques et tu as porté aux nues le travail de Pasternak, un auteur aux opinions contestataires. »

J'écoutais le verdict du juge. J'ai entendu les mots prononcés et le nombre d'années clairement énoncé, mais j'ai été incapable de comprendre ce qu'ils signifiaient jusqu'à ce qu'on me ramène dans ma cellule. Quelqu'un m'a posé la question et j'ai répondu : « Cinq ans. » Et ce n'est qu'en cet instant que j'ai compris : cinq ans dans un camp de rééducation à Potma, en Mordovie. Cinq ans, cinq cents kilomètres au sud-est de Moscou. Quand je reviendrais, ma fille et mon fils seraient des adolescents et ma mère aurait presque soixante-dix ans. Serait-elle encore vivante ? Boris m'aurait oubliée – sans doute aurait-il trouvé

1. *Voice of America* est le service de diffusion internationale par radio (mais aussi télévision) du gouvernement américain; directement contrôlé par l'État.

Nos secrets trop bien gardés

une nouvelle muse, une autre Lara. C'était d'ailleurs peut-être déjà le cas.

Le lendemain de ma condamnation, on m'a donné un manteau d'hiver mité et on m'a fait monter avec d'autres femmes à l'arrière d'un camion recouvert d'une bâche; à travers ses pans entrebâillés, nous avons regardé Moscou filer sous nos yeux.

À un croisement de rues, des écoliers ont traversé derrière le camion. Leur professeur leur a crié de regarder droit devant eux, mais un petit garçon s'est retourné, et nos regards se sont croisés. L'espace d'un instant, je me suis imaginé que c'était mon fils, Mitya, ou peut-être le bébé que je ne connaîtrais jamais.

Quand le camion s'est arrêté, les gardiens nous ont hurlé dessus pour nous faire descendre et rejoindre rapidement le train qui nous conduirait jusqu'au goulag. J'ai pensé aux premières pages du roman de Borya, quand Iouri Jivago monte dans un train en direction de l'Oural, espérant mettre sa jeune famille en sécurité.

Les gardiens nous ont installées dans un wagon sans fenêtres et, bercée par le roulis du train, j'ai fermé les yeux.

Comme des ondes provoquées par un galet qui ricoche dans une eau calme, Moscou s'étalait en cercles concentriques. La ville irradiait à partir de son centre rouge jusqu'aux boulevards, des monuments jusqu'aux immeubles d'habitation – de plus en plus hauts et larges à mesure qu'on s'éloignait. Puis venaient les arbres, la campagne, et la neige. Rien que la neige.